

Juste Terre!

n°121 - OCTOBRE 2015

www.vivre-ensemble.be
Suivez-nous sur Facebook et Twitter

15,3% des Belges vivent en-dessous du seuil de pauvreté dans notre pays. Une situation révoltante qui ne cesse d'empirer depuis des années. Certains préfèrent regarder ailleurs ou, pire, stigmatiser. D'autres ont compris que, contrairement aux idées reçues, la pauvreté, cela peut arriver à n'importe qui d'entre nous. Et ils ont décidé de lutter.



Edito

La famille, première pierre du vivre-ensemble...

Famille nombreuse, famille élargie, famille recomposée, famille monoparentale... on a tous (au moins) une famille. On l'aime ou on ne l'aime pas, on vit avec elle ou on a pris ses distances... mais, quoi qu'il en soit et même si on ne la choisit pas, **elle est le premier lieu où nous avons existé au regard des autres**, une expérience qui nous a façonnés pour toute la vie.

Tout sourire sur les images de pub, la famille d'aujourd'hui est pourtant au cœur de la tourmente : le creusement des inégalités et la compétition globale ont volé le temps qui devait lui être consacré. Le « chacun pour soi » érigé en « sens de la vie » a détricoté les solidarités, y compris en son sein. L'explosion des ruptures familiales a entraîné la **prolifération de familles monoparentales**.

Or, ces dernières constituent la première catégorie victime de la pauvreté. C'est devenu un « classique » que les statistiques documentent avec obstination : **38,5% des familles monoparentales vivent sous le seuil de pauvreté**, ce qui en fait **le groupe le plus vulnérable en matière d'exclusion sociale**. En particulier lorsque le parent est une **femme**.

Pour Vivre Ensemble, quoi de plus naturel que de vouloir témoigner notre solidarité avec toutes ces familles qui sont précisément le lieu de la première expérience (positive ou non) du « vivre-ensemble ». **Sans un soutien digne de ce nom** à toutes les **familles**, et en particulier les plus fragiles, nous sommes convaincus qu'il **n'y a pas espoir de construire un monde meilleur et plus juste**.

Le pape François, lors de la journée des familles à Philadelphie en septembre dernier, ne disait rien d'autre en déclarant : « la famille est une fabrique d'Espérance **dans le monde. C'est par la famille que Dieu est entré dans le monde. Et ce que ce Dieu qui n'est qu'amour aime, c'est frapper à la porte d'une famille et d'y trouver des gens qui s'aiment** ».

Contribuer à recréer les conditions pour que les familles redeviennent le premier lieu d'amour et de solidarité. Rien de moins que l'ambition de tant d'initiatives et de projets que nous voudrions vous faire découvrir !

■ **François Letocart**
Chargé de communication

Contre la pauvreté, je choisis la SOLIDARITÉ !

La Rochelle :

Les 1001 bienfaits de Polo le Lapin

La Rochelle, c'est plus qu'une simple maison de quartier. Au cœur d'une cité économiquement et socialement sinistrée, elle est une véritable oasis. C'est ici que « laissés-pour-compte » et « naufragés de la vie » viennent trouver un peu d'espoir, du temps pour soi, de la chaleur humaine. Les ingrédients d'une recette « magique » et vieille comme le monde, qui permet à nombre d'entre eux de se remettre debout.

« À 18 ans, j'ai rencontré le grand amour et je lui ai tout sacrifié... Deux enfants, ma vie de femme au foyer, pour finalement être battue et devoir m'enfuir. Un nouveau mari et trois enfants plus tard, je revis la même histoire. Même avec un travail, seule avec cinq enfants, je ne m'en sortais pas. Les services sociaux ont fini par me les prendre. Vous voyez, l'amour, j'ai donné... et, en retour, je n'ai reçu que des coups... ».

Élodie a 42 ans et le regard un peu embué. Sa vie, c'est un comme un « anti-conte de fée » : la succession improbable d'une multitude de « pas d'bol » et de « mauvais choix ». La précarité, dès son enfance, une famille toxique, de superficielles études dans des écoles qui ne mènent nulle part, de petits boulots, puis plus de boulot du tout, et enfin la dépendance à des hommes qui lui font du mal.

Après le placement en famille d'accueil de son petit dernier, Élodie s'écroule... Elle tente d'en finir. **Si on ne lui laisse même plus sa famille**, à quoi bon ?

Au gré de son errance, elle finit un peu par hasard par aboutir dans le **quartier de Roux**, à l'ouest de Charleroi. Ici, de petites maisons de briques grises s'alignent sans grande fantaisie. Au détour d'une ruelle, une bâtisse un peu plus imposante émerge..., c'est le « havre » de La

Rochelle, **une association qui, depuis 20 ans, accueille et soutient des personnes** à la dérive...

La philosophie qui inspire le lieu vient tout droit de Gandhi « Si tu fais quelque chose pour moi mais que tu le fais sans moi, alors tu le fais contre moi ». Une maxime que les travailleurs sociaux et les bénévoles qui composent l'équipe tentent de mettre en pratique tous les jours. Leur véritable obsession, c'est **impliquer et faire participer les personnes bénéficiaires de leurs projets**. Coûte que coûte.

Echouée à La Rochelle, Élodie, dans un premier temps, doit parer au plus pressé : il lui faut **renouer avec une existence juridique et légale**, elle qui a complètement lâché prise. Une assistante sociale l'aide à recomposer un dossier administratif : commune, CPAS, ONEM... autant de lieux désertés par la maman aux abois. Ensuite, une banque alimentaire lui permet de reconstituer un garde-manger digne de ce nom et, enfin, elle trouve ici un « vestiaire », un lieu précieux qui lui permet de mettre à l'abri ses quelques biens..., un service bienvenu avant, espère-t-elle, de retrouver un logement plus grand et plus décent que le studio d'entresol qu'elle occupe au centre-ville.

Commune, CPAS, ONEM... : grâce à l'assistante sociale, Élodie a pu se reconstituer un dossier administratif.

Cuisiner pour apprendre à s'aimer

Au début, elle n'y croyait pas vraiment, mais au fil des semaines qui passent, Élodie sent au fond d'elle-même que les moments passés dans cette maison lui font chaud au cœur. **Quelque chose s'est « ré-enclenché »**. Elle décide alors de se lancer dans les activités de **l'atelier cuisine** qui a lieu deux fois par mois. Préparer des repas sains et équilibrés avec un budget très étriqué, cela paraît un sacré défi. Mais l'équipe d'animation a plus d'une recette dans son sac. Et chacun(e) met la main à la pâte avec enthousiasme. La pédagogie employée est **celle des « petites réussites »** : un gâteau

bien croustillant, une sauce bien liée... autant de petites victoires qui mettent du baume au cœur d'une femme qui avait appris à fermer le sien. Au fil des semaines, Élodie se rend compte que, plus encore que la chaleur des fourneaux, c'est la chaleur humaine qui se dégage du groupe qu'elle fréquente dont elle ne peut plus se passer. En effet, les langues ne font pas que goûter des plats : elles se délient pour se dire des histoires qui se croisent. Des amitiés naissent...

Première étape véritable dans sa remontée à la surface, l'atelier cuisine est un temps où, **en apprenant à bien manger, Élodie commence à apprendre, à respecter son corps et, donc, à se respecter...**

À l'atelier cuisine, la chaleur humaine s'ajoute à la chaleur des fourneaux...



Le poids de mots, le choc de la confiance

« On m'a souvent dit : tu n'es pas une « biesse », tu es capable..., mais je n'y ai jamais vraiment cru [...]. » À la Rochelle, **Élodie se remet sur les bancs de l'école**. Et, dans son journal de classe, une seule matière est inscrite : **« remise à niveau »**. **« J'ai de nouveau appris à lire, à écrire, à parler. Je maîtrisais mal ma langue et ça me handicapait dans tous les aspects de ma vie ! »**

Le **groupe d'alphabétisation** de La Rochelle a été créé pour rencontrer un besoin très présent chez beaucoup de personnes fréquentant la maison de quartier. Certaines ont besoin d'un coup de pouce, mais pour d'autres, il faut envisager une alphabétisation complète. Cet espace fonctionne en lien direct avec l'Espace CAFE (Communication, Animation, Formation, Expression). Car, si les outils sont différents, l'objectif est le même : **recréer une véritable capacité d'expression**. Un atout

indispensable dans la vie. Et Élodie de se lancer dans une foule d'activités d'expression orale ou écrite, de la plus rébarbative comme remplir un formulaire, à la plus ludique comme la lecture d'un roman, en passant par le décryptage d'un quotidien, la rédaction d'un journal intime, d'un CV, d'une lettre de motivation...

Fort de ce nouveau bagage et **d'un capital confiance restauré**, Élodie passe de l'autre côté **de la barrière** : **« Je suis toujours bénéficiaire de l'association, mais je suis devenue aussi bénévole. C'est cela qui me donne aujourd'hui envie de venir à La Rochelle. Être bénévole, ça donne un sens à ma vie. J'ai commencé à aller à des réunions. Puis, on a remis sur pied le service informatique, on a repris les dîners communautaires [...]. Et je me suis impliquée comme j'ai pu... »**

De l'ombre à la lumière, de la rue à la caverne

Durant trois années de fréquentation de La Rochelle, Élodie a patiemment **reconstruit un projet de vie**. Vient alors pour elle une véritable résurrection lorsque les services sociaux lui rendent la garde de ses trois plus jeunes enfants. Mais, pour la maman, cette victoire contre son destin ne signifie pas la fin de son histoire avec l'association. Bien au contraire. C'est qu'à La Rochelle, **un programme tout particulier est réservé aux enfants et aux familles**.

Ainsi, l'association leur a ouvert un espace spécialement dédié : **la Caverne de Polo le Lapin**. Ici, les « bout'choux » d'Élodie, comme d'autres enfants entre 3 à 12 ans, trouvent un lieu joyeux et convivial pour s'exprimer : **dessins, jeux, danses, bricolages, théâtre, chants, guignol...** autant d'activités préparées en concertation avec les parents, l'animatrice et les bénévoles, et qui vont les aider à développer leurs aptitudes pour l'écoute, le dialogue, le respect. Une place de choix y est réservée au développement d'aptitudes langagières dès le plus jeune âge. On y favorise également l'échange et la solidarité entre les plus petits et les plus âgés. Mais avant tout, **place à l'imagination et à la créativité !**

Depuis quelque temps, la Caverne de Polo le Lapin s'est associée à la ludothèque de la Ligue des Familles et à la

bibliothèque communale pour des activités appelées : **Biblud**. Proche des habitants, de leur culture et de leurs préoccupations, la Biblud permet aux parents et aux enfants de **se retrouver dans un cadre extérieur à la maison**. Rien que pour le **plaisir du jeu**, sans la pression et les tensions engendrées par toutes les obligations du quotidien.

Parents et enfants peuvent y révéler des facettes de leur personnalité et même des **compétences cachées**. C'est que le jeu développe mine de rien les compétences requises à l'école. Il est donc très utile aux enfants qui ont du mal à s'adapter aux modes d'apprentissages « intellectuels » privilégiés par l'école. Comme les autres activités de la Caverne (expressions artistiques, apprentissages techniques, activités culturelles...), **le jeu fait appel à différents types d'intelligences, de logiques, de savoirs, et confirme les enfants dans leurs compétences**. Il procure ainsi une **confiance en soi** et une **reconnaissance** indispensables aux apprentissages « classiques ». Grâce à la Caverne de Polo le Lapin, c'est désormais toute la famille d'Élodie qui se gonfle de nouvelles expériences porteuses de confiance !

Hélas, la Caverne de Polo, ce n'est pas la caverne d'Ali Baba, et elle aurait bien besoin d'une rénovation et d'un réaménagement. C'est la raison pour laquelle **La Rochelle a fait appel au soutien de Vivre Ensemble**.



À la Caverne de Polo le Lapin germe la confiance en soi, si précieuse pour l'avenir de ces enfants, à l'école comme dans la vie.

« On va jusqu'à se cacher pour éviter le regard des autres » Françoise

« Femme au foyer, une maison, deux enfants... Tout allait bien jusqu'à ce que mon mari me quitte. Les problèmes ont commencé à s'accumuler et j'ai perdu confiance en moi. Malgré l'aide d'amis et de la famille, je ne m'en sortais pas.

Toutes les portes se sont petit à petit refermées. Sauf à La Rochelle où, sans rien demander, j'ai trouvé une oreille compréhensive et une aide concrète. Aujourd'hui, j'y travaille bénévolement et ma porte est toujours ouverte. »



Françoise



À l'Espace parents, les mamans peuvent partager leurs interrogations sur ce qui permet un développement harmonieux chez l'enfant.

Espace parents, pour échanger paroles et savoirs

Le « métier » de parent est loin d'être évident. Élodie, qu'on a privée de ses petits, est bien placée pour le savoir : **la parentalité, ça ne s'apprend nulle part**, et c'est le seul métier pour lequel aucune formation n'est requise. C'est la raison pour laquelle la Caverne de Polo le Lapin propose aussi un **espace réservé aux échanges et aux questionnements des parents**. Les thèmes abordés sont proposés par les parents en fonction de leurs réalités propres. Ici, Élodie peut partager ses interrogations sur l'éducation, découvrir avec d'autres ce qui permet un développement harmonieux chez l'enfant, mais aussi échanger les richesses et « **les bonnes pratiques** » de chacun. Bref, un travail autour de questions concrètes qui préoccupent les parents au quotidien. Élodie s'est même vue proposer un contrat d'engagement et de confidentialité. Une aide pour elle, afin de baliser son retour à une vie de maman normale.

Au terme d'un long processus, Élodie a retrouvé la joie de vivre grâce à La Rochelle. Elle y a expérimenté différentes activités qui font de cette association une véritable maison au service du quartier : aide d'urgence, insertion sociale, développement communautaire, autant d'axes du travail de La Rochelle avec, au final, de **réels résultats obtenus pour, avec et par les participants** : développement personnel, reconstruction de liens sociaux, reconnaissance et confiance en soi.

Pour Élodie, le chemin a été long, mais elle revient de loin, elle qui ne croyait plus en rien et surtout pas en elle : « *Maintenant, avec le soutien de la maison de quartier La Rochelle, plus que de l'amour, j'entrevois surtout des jours meilleurs.* » La vie d'Élodie, on l'a vu, est tout sauf un conte de fées. Mais son histoire démontre que **quand le courage d'une maman rencontre une main tendue et bienveillante, on peut déjouer la fatalité, briser le cercle de l'exclusion et repartir sur la route !**

INTERVIEW

« Avancer ensemble sur un chemin où tout le monde peut marcher... »

Juste Terre ! a rencontré Claudio Marini, coordinateur de la maison de quartier La Rochelle pour une interview express. Il nous livre un regard aiguisé sur les blessures engendrées par la pauvreté.

Juste Terre ! : Au vu de votre longue expérience avec les personnes fréquentant La Rochelle, quelles sont, selon vous, les plus grandes blessures provoquées par la pauvreté ?

Claudio Marini : Les personnes que j'ai rencontrées durant ces années se sont arrêtées devant les nombreux obstacles de leur existence. Dans leur parcours, nombreux ont été les blocages qui les ont conduites à ne plus croire en elles-mêmes, à perdre confiance. Contraintes et forcées, elles dépendent d'un coup de main des autres pour ne pas tomber dans la désillusion, l'abandon, la misère... Les blessures les plus profondes causées par la pauvreté sont à mes yeux la perte totale du respect de soi, l'évaporation du sentiment de dignité qui cède la place au sentiment d'inutilité.

Juste Terre ! : Quelles en sont les conséquences ?

Claudio Marini : Arrivé à ce stade, l'être humain n'est plus capable d'autre chose que de se laisser aller, de laisser passer les choses par-dessus la tête. La fuite dans des réalités virtuelles, dans des consommations de substances ou de médicaments en sont les marques évidentes. L'envie d'entreprendre, d'oser n'y est plus... Le respect de soi et le sentiment de dignité ne peuvent exister qu'à partir du moment où l'être humain reçoit respect et dignité de la part des autres.

Juste Terre ! : Quel est le premier objectif à fixer pour venir en aide à ces gens ?

Claudio Marini : Lorsqu'elles franchissent la porte de la maison de quartier, les personnes sont invitées, de quelque manière que ce soit, à recommencer à marcher, à se remettre en route, en regardant droit devant (même s'il faut utiliser l'une ou l'autre béquille durant un certain temps). Pour nous, il s'agit d'amener les personnes à se mettre en marche sur un des chemins de participation que nous leur proposons, à choisir les voies qu'elles veulent emprunter, à créer les solidarités nécessaires pour avancer, pour marcher sur leurs propres jambes, à retrouver l'envie et la force en elles pour aller de l'avant ! L'expérience communautaire vécue dans la maison de quartier nous apprend que le premier objectif à poursuivre est de susciter, dans l'âme des personnes fragilisées, l'estime que l'on doit avoir de soi-même et qui aide à se prendre en charge, la fierté de pouvoir cheminer sur ses propres jambes, résolvant ainsi les problèmes liés aux différentes formes d'abandon et de dépendance. Il s'agit donc de créer les conditions autour de la personne pour qu'elle puisse retrouver le « pouvoir de dire » à partir de sa propre expérience de vie et le « pouvoir d'agir » sur sa propre existence et sur celle des autres.



Claudio Marini

« J'étais promis à un sale avenir. » Dominique

« Un parcours scolaire chaotique, des parents malades dépassés par les événements, je me suis retrouvé avec un diplôme dont la seule valeur était celle que les gens voulaient bien lui accorder. Autant dire pas grand-chose quand il s'agit de trouver un boulot. À la sortie de l'école, j'étais déjà promis à un sale avenir. Et ça s'est confirmé jusqu'à

ma rencontre avec Claudio, en 1995, et la création de la maison de quartier La Rochelle. Mon diplôme d'éducateur obtenu m'a permis de renforcer mon implication dans la maison mais mon envie reste de reprendre des études supérieures pour augmenter mes capacités personnelles et sociales. »



Dominique

Le prix du pain : montrer les vies derrière les chiffres

Pour montrer la pauvreté, on peut sortir une demi-heure lors des premiers grands froids et filmer quelques sans-abri assis sur le trottoir ou au resto du cœur. C'est ce qui se fait le plus couramment dans les médias, souvent pressés et tenus par les chiffres d'audience. On peut aussi, comme l'a fait Yves Dorme avec *Le prix du pain*, prendre deux ou trois ans pour tracer des portraits, tout en nuances, en justesse, en respect.

« Le point de départ, je m'en souviens très bien, explique Yves Dorme : j'étais dans ma voiture et une ministre disait à la radio 'Le prix du pain va être libéralisé et ça va être tout bénéfique pour tout le monde'. Je me suis dit qu'on était en train de toucher à quelque chose d'essentiel pour une certaine catégorie de la population, que j'avais rencontrée avant, quand j'étais éducateur. »

Pour la plupart d'entre nous, la pauvreté se résume en fait à des statistiques : « Quand on dit qu'il y a 17% de pauvres en Belgique, c'est comme s'il n'y avait personne derrière ces chiffres, remarque le réalisateur. Donc, j'ai voulu donner un visage aux gens qui sont dans la précarité. »

Et ce visage, d'emblée, ne sera pas urbain. « Au spectateur, on montre toujours la précarité bruxelloise, les gens dans les rues, les SDF. Je trouve qu'il faut montrer cette réalité, mais en ne montrant que ces images-là, on oublie la grande majorité des gens qui vivent dans la précarité. Je trouvais important de montrer que cette pauvreté ne se passe pas qu'en ville. Je voulais montrer différentes facettes de la pauvreté. »

Ainsi est né le projet de réaliser un reportage qui montre comment vivent, au quotidien, ceux et celles qui, dans les statistiques, sont sous le seuil de pauvreté.



Soigner le casting

Pour trouver les protagonistes de son film, Yves Dorme s'est adressé au Réseau wallon de lutte contre la pauvreté (RWLP). « Je n'allais pas mettre une annonce 'cherche pauvres pour figurer dans un film' ! Surtout, ça me permettait d'aller vers des gens qui sont dans une démarche d'analyse sur eux-mêmes, de réflexion. Parce que si c'est juste pour dire que la précarité, c'est difficile et qu'on ne souhaite ça à personne, ça ne me motivait pas à faire un film. »

Le RWLP reçoit régulièrement des demandes de la part de journalistes et tient à être l'intermédiaire avec les personnes qui vont être interviewées ou filmées. « Ce travail en amont est très important, confirme Pierre Doyen, du Réseau wallon. Car après, on n'a



Mickaël

Il vit en caravane avec sa copine Florence, après avoir fui une famille violente. La gare la plus proche est à 8km, son moyen de transport est un vieux scooter qu'il maintient tant bien que mal en état de marche. Peu qualifié, il cherche du travail.

plus aucune prise sur le travail qui va être fait. Nous sommes très attentifs à préparer les gens aux interventions. »

En s'adressant au RWLP, Yves Dorme savait qu'il trouverait les personnes qu'il avait envie de filmer, à savoir « des personnes qui avaient envie de partager ce qu'elles vivaient, pour montrer aux autres ce que c'est réellement que vivre dans la précarité, parce que je pense que quand on ne vit pas la précarité, on a des images en tête, on s'imagine des choses, mais on ne se rend pas bien compte de ce que c'est, de ce que ça implique dans le quotidien. »

Seuls Mickaël et Florence, le couple qui apparaît en premier lieu dans le film, ne sont pas membres du RWLP. Yves Dorme les a rencontrés à la gare et a fait leur connaissance.



Laetitia : « On a beau vivre des choses difficiles, on se relève, on est des battants. »



Laetitia

Elle vit en couple et elle a un enfant. La pauvreté, elle est « tombée dedans quand elle était petite », puisqu'elle faisait la manche avec son père dans les rues de Charleroi. Elle travaille quand elle peut, comme intérimaire.

Accepter l'aventure

Nous avons rencontré les trois autres protagonistes pour recueillir leurs impressions. Pourquoi Geneviève, Guy et Laetitia ont-ils accepté de se lancer dans cette aventure un peu particulière ?

Guy avait déjà rencontré Yves Dorme, cinq ans auparavant. « C'est un homme honnête. Avec lui, pas besoin de tricher. J'étais déjà témoin du vécu au sein du Réseau wallon, donc je suis habitué à témoigner. Moi seul peux parler de ma pauvreté, et un peu de la pauvreté. »

Laetitia a hésité un peu, surtout par rapport à son compagnon, qui a un vécu différent du sien et n'a pas envie d'être catalogué « pauvre ». Mais celui-ci a finalement accepté. « Il l'a fait pour moi, pour que je puisse dire ce que j'avais à dire. J'ai accepté aussi pour vivre l'aventure,

je pensais que cela me permettrait de travailler sur moi-même, de parler de ma vie, et puis de faire passer le message qu'on a beau vivre des choses difficiles, on se relève, on est des battants. L'image des précaires n'est pas du tout celle-là, on ne montre que les sans-abri, alors qu'il y a plein de gens qui sont dans la pauvreté, et on n'en parle jamais. »

Embarquer ses proches dans une telle démarche n'est en effet pas évident. Peut-être encore plus quand il s'agit des enfants. « Les enfants n'étaient pas tous d'accord au départ, se souvient Geneviève. Les choses se sont mises en place peu à peu, de façon naturelle. »

Prendre son temps

Depuis l'idée de base jusqu'à la réalisation finale, près de trois ans sont passés. Yves Dorme a pris son temps, à mille lieues des reportages-éclair que l'on voit généralement à la télévision. Le temps de trouver des financements, mais aussi de suivre « ses » personnages durant assez longtemps. « J'ai filmé durant plusieurs mois, pour montrer le parcours des gens, qu'on sente le temps qui passe, parce que quand on est dans la précarité, c'est tous les mois qu'on y est, parfois pendant des années. »

Le temps aussi de l'apprivoisement, pour que la caméra ne soit plus une intruse : parler, établir une relation de confiance et même d'amitié. « Finalement, on ne savait plus toujours bien quand la caméra tournait ou non », s'amuse Geneviève.

Yves Dorme a opéré le plus souvent seul, ce qui lui donnait toute liberté quant aux moments de tournage et à leur durée. Le contact est plus facile aussi quand il n'y a pas d'équipe autour.

C'est l'intention qui compte

Il reste que montrer des personnes dans leur vie quotidienne, leur maison, leur cuisine, ce n'est pas anodin. *A fortiori* quand ces personnes vivent une situation que l'on a en général plus envie de cacher que de montrer à tout le monde. « Avec un sujet pareil, on pourrait facilement tomber dans le voyeurisme, reconnaît le réalisateur. Je pense que le voyeurisme est un état d'esprit, et ce n'était pas le mien. Tout dépend de l'intention qu'on met dans la relation, qu'on soit réalisateur ou non, d'ailleurs ».

Et l'intention d'Yves Dorme, c'était de prendre le contrepied de la démarche habituelle quand les médias parlent de la pauvreté : on montre « des gens qui n'arrivent plus à payer leur emprunt, leur loyer, etc. et on pose toute la dramatique des films sur 'est-ce qu'il va

tomber ou pas ?' Je me suis dit que ce serait intéressant de prendre des gens qui sont tombés, et de se demander ce qu'il en est pour eux, comment ils remontent, et ce que c'est que vivre pauvre au quotidien. »

Du côté des protagonistes, la démarche est bien perçue, et n'a rien à voir avec ce qu'ils ont déjà vécu en d'autres circonstances : « Ce qui change, c'est le but, constate Laetitia. Le journaliste, souvent, vient avec son idée préconçue ». Geneviève en sait quelque chose : elle s'est un jour retrouvée face à un journaliste qui voulait absolument qu'elle « colle » à l'idée qu'il se faisait d'elle : une femme pauvre est forcément malheureuse. « Il voulait que j'accentue, que je dise que je suis malheureuse, mais je n'ai pas joué le jeu ».



Guy

Dans une autre vie (non, en fait, dans la même, et ça fait réfléchir), Guy était riche, il possédait plusieurs magasins à Liège. Et puis, quelque chose a dérapé et Guy a fini par se retrouver dans la rue. Aujourd'hui, il a un toit et s'adonne à sa passion : la peinture. Son langage soutenu contraste avec son visage marqué par ses années de galère.

Guy : « Moi seul peux parler de ma pauvreté, et un peu de la pauvreté ».

La vie en vrai

L'un des mérites de ce film est de montrer les protagonistes tels qu'ils sont : des gens qui se battent mais qui « craquent » aussi parfois, des champions de la débrouille et de la gestion, des gens qui, comme tout le monde, ont des coups de blues et des fous-rires, tâchent de tout garder sous contrôle mais ont parfois envie d'une « petite folie » pour se faire plaisir, et avancent comme ils le peuvent dans une vie pas facile. « Etonnamment, les gens sont contents de voir le film, constate Yves Dorme. Parce qu'on montre des choses qu'on cache d'habitude, mais j'ai essayé de les montrer dans la sincérité et pas trop dans le sensationnalisme. Ça permet d'être proche des gens, et c'est cela qui touche. »

En réalisant son film, Yves Dorme tenait à montrer une image juste des personnes en situation de pauvreté, loin des clichés qui ont la vie dure : « Les gens ont l'impression qu'une fois qu'on est dans la pauvreté, on est pris en charge, que ce soit par le système social, les associations, les restos du cœur, etc. et ça donne une impression que c'est cool, qu'on est comme des enfants, la société s'occupe de vous, vous avez de l'argent tous les mois, on vous aide pour les hôpitaux, vous pouvez aller manger gratuitement. Il y a une image d'Épinal : ils n'ont rien à faire, ils ne doivent pas travailler, ils reçoivent tout, et en plus ils peuvent boire toute la journée. »

Première vision

Lorsqu'il a vu le film pour la première fois, Guy a craint quelques instants de ne pas avoir joué dans le bon film : le jeune couple, dans la caravane, feuilletant avec une pointe d'envie des dépliants publicitaires, ne correspond pas à sa vision des choses. Il dit en effet volontiers que « *pour vivre sans rien, il faut arriver à ne rien désirer* » et qu'« *entrer dans un désir, c'est entrer dans le système* ». Passées les premières minutes, il a été tout à fait rassuré par la façon dont Yves Dorme avait traité son sujet.

Quant à Geneviève, elle considère que la justesse du portrait résulte de la démarche du réalisateur et du temps qu'il a consacré à la préparation et au tournage. Un tournage qui n'a pas été anodin pour elle : « *Avoir parlé avec lui de plein de choses, c'est comme une thérapie, il a été mon réalisateur, au sens humain du terme. Il m'a aidée à me forger une image positive de moi. En voyant le film, je me dis que c'est exactement moi, il ne pouvait pas faire plus juste.* »

Même genre d'écho chez Laetitia : « *on n'a pas souvent l'occasion de pouvoir parler de son vécu, de mettre les choses sur la table, cela fait du bien* ». Elle ne s'attendait cependant pas à voir les images tournées à Charleroi, avec son père en bien mauvais état...

Et puis les réactions ne se sont pas fait attendre : Geneviève a reçu des

SMS et des coups de fil sur le mode « on ne savait pas que c'était à ce point-là ! » ; sa fille s'est entendu dire à l'école « Tu resteras quand même ma copine » ; Guy, qui en rentrant d'une projection, a trouvé un sac de vivres accroché à la poignée de sa porte... Et est-ce une simple coïncidence si la fille de Geneviève, dans le cadre de ses études supérieures d'éducatrice, réalise un petit film sur le thème « ce que ça fait de ne plus être riche »... avec la participation de Guy ?

Quant à Laetitia, elle a été reconnue par une dame lorsqu'elle travaillait dans un fast food, comme intérimaire. « Courage, continue à te battre ! », lui a dit cette dame.

Depuis, le film poursuit son petit bonhomme de chemin, souvent accompagné de l'un ou l'autre des protagonistes pour un débat, un échange avec le public. Des échanges souvent riches et utiles : « *Parfois, on aide les gens à prendre conscience de leur situation*, dit Geneviève. *Je me souviens d'une personne qui s'est rendu compte qu'elle vivait en fait dans la précarité, sans le savoir, parce que 'puisque'on le vit, c'est que c'est normal'* ».

De l'avis général, ces rencontres avec le public renforcent chez les protagonistes la confiance en soi, la conviction d'avoir des choses à dire, de pouvoir aider d'autres personnes. Ce film est devenu un outil de lutte contre la pauvreté.



Geneviève

Mère de cinq enfants, Geneviève décide un jour de quitter séance tenante un conjoint violent, pour sauver sa peau et celle de ses enfants. Championne de la gestion de - petit - budget, Geneviève se partage aujourd'hui entre sa famille, des interims et des témoignages via le Réseau wallon de lutte contre la pauvreté.



Geneviève (à gauche) : « En voyant le film, je me dis que c'est exactement moi ; il ne pouvait pas faire plus juste ».

Un outil de changement

Si l'on fait le bilan de cette « mise à l'image » de personnes vivant la pauvreté, on peut dégager quelques conditions pour que l'aventure soit fructueuse : il faut avant tout prendre son temps. Le fait de filmer durant plusieurs mois met bien en évidence la difficulté de vivre la pauvreté « sur la longueur », et pas juste quelques semaines comme le fit une élue qui prétendit « expérimenter la pauvreté » en vivant un mois avec 800 euros.

Il faut ensuite traiter les personnes filmées comme des sujets et non comme des objets que l'on mettrait devant la caméra tels des échantillons sous un microscope. L'absence de voix « off » est voulue : on ne raconte par une histoire, on montre comment des gens vivent. Le réalisateur ne vient pas avec une question fermée : êtes-vous-malheureux ? Mais avec une question ouverte : que vivez-vous, comment le vivez-vous ?

Ce film est en fait un outil d'éducation permanente : il a un vrai pouvoir de transformation sociale. Pour les témoins, les conversations avec le réalisateur ont au minimum « fait du bien », au mieux elles ont été thérapeutiques, révélatrices, « réalisatrices ». Accompagner le film,

témoigner, de projection en débat, a renforcé la confiance en soi de Guy, Geneviève et Laetitia. Bien des personnes qui ont vu le film ont sans nul doute modifié leur regard sur la pauvreté et ceux qui la vivent. Le film a aussi ouvert les yeux à certains élus, « *qui n'imaginaient pas qu'on puisse encore vivre comme ça* », se souvient Geneviève, qui, on le voit dans le film, ne dédaigne pas les salons du Parlement fédéral. « *Donc, on a gagné* », conclut-elle très justement.

Bien sûr, on ne peut pas demander à tous les médias de réaliser des reportages de cette trempe. Mais garder à l'esprit les enseignements que l'on peut tirer de cette belle aventure peut être précieux à l'heure de parler de la pauvreté et de ceux qui la vivent. Parce que l'image a un pouvoir, il est de la responsabilité de ceux qui la produisent d'en user pour ouvrir l'esprit des (télé) spectateurs plutôt que pour renforcer des clichés et des comportements condescendants.



■ Isabelle Franck

Chargée d'études à Vivre Ensemble

Avec le soutien de
la Fédération Wallonie-Bruxelles

Pour lire le texte complet : <http://www.vivre-ensemble.be/Le-prix-du-pain-montrer-les-vies>

Réfugiés, migrants, au-delà des idées reçues

Les réfugiés..., le sujet est sur toutes les lèvres, dans tous les médias, avec des propos empreints tantôt de fraternité et d'humanisme, tantôt de peur et de rejet, voire de racisme assumé... C'est peu dire que Vivre Ensemble se sent concerné par l'actualité (le nom même de notre association en témoigne, si besoin est).

Vivre Ensemble ne met pas en place d'aide d'urgence, car elle est un acteur de seconde ligne : elle soutient des associations de terrain (au nombre de 106 en 2015). Parmi celles-ci, nombreuses sont celles qui travaillent à l'accueil et à la promotion des droits des étrangers, réfugiés et immigrés, récents ou de longue date. Ces associations, grâce à votre soutien, conjuguent l'accueil au présent, mais aussi au futur. Elles seront encore là quand les feux de l'actualité seront braqués sur d'autres urgences.

Le rôle de Vivre Ensemble est aussi de chercher ce qui se cache derrière les titres des journaux, les images émouvantes, les idées toutes faites. Analyser, réfléchir, informer au-delà du spectaculaire et de l'urgent, c'est contribuer à rendre les citoyens plus critiques, plus actifs et plus solidaires.

La « crise des migrants » suscite de vifs débats – dans les colonnes des journaux, sur les plateaux de télévision, même dans nos foyers. Sur la vague des interrogations et des peurs que cette thématique engendre, les déclarations tapageuses, aux accents populistes, se

multiplient : que l'on songe aux récents propos de Bart De Wever, leader de la principale force politique du pays, ou aux commentaires postés au bas des articles sur les sites de nos quotidiens.

La « problématique » de l'immigration en Europe fait la Une des journaux depuis plusieurs mois, à la suite d'un énième drame en Méditerranée. La réaction des autorités européennes a laissé perplexe plus d'un observateur. Qu'il est aisé de s'en prendre aux passeurs sans scrupules ! Effectivement, on ne peut que dénoncer le profit éhonté de ces trafiquants de chair humaine. On ne peut que souhaiter le démantèlement de leurs réseaux. Mais il ne s'agit que de la part émergée de l'iceberg. Les eaux de la mer Méditerranée cachent d'autres écueils dont l'un, massif, se révèle meurtrier : **la politique migratoire européenne, une politique de repli qui a justifié l'expression d'« Europe forteresse »**, dénoncée par de nombreux organismes de défense de droits humains.

Ne nions pas une autre évidence : si la question migratoire pose autant de problèmes, c'est avant tout parce qu'elle est liée à celle, plus pernicieuse, plus dangereuse, de la



© Spectral-Design / Shutterstock.com

xénophobie. On ne peut donc aborder les interrogations liées aux migrations en faisant l'économie d'un débat sur les relents racistes de la société.

Bien qu'elles fassent partie intégrante de l'histoire humaine, les migrations sont des phénomènes méconnus. Cette méconnaissance alimente les idées reçues, qui débouchent souvent sur des sentiments anti-immigration et expliquent les vives tensions qui entourent tout débat à ce sujet. **L'immigration est souvent perçue comme un problème à gérer, en dépit de ses richesses.** La perception se focalise presque exclusivement sur les migrations internationales, alors qu'il y a dans le monde environ 740 millions de migrants qui se sont déplacés à l'intérieur des frontières de leur propre pays. Dans les débats publics, ce phénomène est inexistant, comme si toute crispation se cristallisait autour du franchissement des frontières entre nations, et du contrôle de ces frontières.

Les migrations contemporaines s'inscrivent aussi dans **un cadre global**, dont on ne peut ignorer la portée, **celui d'un monde inégalitaire, celui d'une planète en souffrance**, à cause d'une économie basée sur l'exploitation des ressources productives, la consommation de masse et l'accumulation de richesses entre les mains d'une minorité.

Et puis, il y a ces idées qui courent... Les immigrés seraient des « fainéants »... et des « voleurs de travail » ! Ces deux accusations illustrent bien l'étrangeté des clichés circulant au sujet des immigrés. **« Moins on connaît l'immigration, plus on en a peur »**, nous dit à ce sujet François Gemenne, chercheur du FNRS à l'Université de Liège. Sans nier les difficultés et les défis générés par les migrations, il est important d'apporter une réponse aux stéréotypes et d'arrêter les idées qui courent, dans un contexte particulièrement incisif ces derniers temps.

Non, nos pays ne reçoivent pas toute la misère du monde ! Prenons le cas des réfugiés : 86% des 59,5 millions de déracinés en 2014 ont été accueillis dans des pays considérés comme économiquement moins développés, dont un quart dans les pays les moins avancés (PMA). Même en tenant compte de l'ensemble des migrations internationales, la majorité des flux, ces dernières années, sont des flux entre pays du Sud.

Non, les immigrés ne sont pas un fardeau pour notre économie ! Des études ont démontré un impact limité sur les finances publiques et de nombreux avantages dans la dynamique économique. **Ce n'est donc pas l'immigration**

qu'il faut fustiger, mais plutôt les discriminations persistantes, dénoncées notamment dans un document de l'OCDE affirmant que « la discrimination à l'encontre des immigrés et de leurs enfants sur le marché du travail et dans la société dans son ensemble peut avoir des répercussions négatives sur la cohésion sociale et sur les incitations à investir dans l'éducation. »

Des voix, peu écoutées, se font entendre pour plaider en faveur d'une plus grande ouverture des frontières. Irréaliste ? Si l'on a réussi l'absurdité de tracer des frontières invisibles et même d'ériger des murs pour séparer les gens, pourquoi ne pas envisager d'autres moyens de coexister ?

Des arguments tout à fait rationnels **plaident en faveur de la libre-circulation des êtres humains.** Tout d'abord, il y a l'échec patent des politiques axées sur la répression. Ces dispositifs sont coûteux, inefficaces. En outre, comment fermer les yeux sur les victimes directes ou indirectes de ce manque d'hospitalité ?

L'éthique et la notion de droits fondamentaux doivent aussi entrer en ligne de compte. La mondialisation a facilité la circulation des marchandises et des capitaux, mais les êtres humains, eux, sont arrêtés, au mépris des droits les plus élémentaires, inscrits dans le marbre de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme ?

Enfin, même si l'immigration ne doit pas uniquement être évaluée en termes économiques, la plus-value des migrants serait bien plus grande s'ils n'étaient pas bridés, étouffés, par ces politiques répressives. Comment libérer pleinement son énergie, sa créativité, lorsqu'on est contraint à la clandestinité ou lorsqu'on n'a pas de perspectives d'avenir, faute de documents adéquats ? Comment s'intégrer si l'on n'est pas accueilli, ou du moins mis en condition de pouvoir exercer pleinement sa citoyenneté ?

Souvenons-nous de ce qu'écrivait Stéphane Hessel : « Aux jeunes, je dis : regardez autour de vous, vous y trouverez les thèmes qui justifient votre indignation – le traitement fait aux immigrés, aux sans-papiers, aux Roms. Vous trouverez des situations concrètes qui vous amènent à donner cours à une action citoyenne forte. »

Il est temps de réveiller nos démocraties !

■ Renato Pinto

Vivre Ensemble Hainaut

Juste Terre ! Publication commune Entraide et Fraternité asbl et Vivre Ensemble Education asbl

Siège rue du Gouvernement Provisoire, 32 - 1000 Bruxelles | T 02 227 66 80 | info@vivre-ensemble.be | www.vivre-ensemble.be

Conception - coordination V. Martin, C. Houssiau | Éd. responsable A. Simonazzi | Maquette et Impression Unijep Attestation fiscale pour tout don à partir de 40 €/an. Nos deux organisations sont habilitées à recevoir des legs par testament.

Action Vivre Ensemble - IBAN BE34 0682 0000 0990 - Merci